

Dossier de presse trigon-film

# HANEZU

Un film de Naomi Kawase  
Japon, 2011



## DISTRIBUTION

trigon-film  
Limmatauweg 9  
5408 Ennetbaden  
Tél: 056 430 12 30  
Fax: 056 430 12 31  
info@trigon-film.org  
www.trigon-film.org

## CONTACT MEDIAS

Régis Nyffeler  
077 410 76 08  
nyffeler@trigon-film.org

## MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

## **FICHE TECHNIQUE**

Scénario, image et réalisation  
Montage  
Son  
Musique  
Direction artistique  
Histoire originale  
Production

Naomi KAWASE  
Naomi KAWASE, Kaneko YUSUKE, Tina BAZ  
Hiroki ITO  
HASIKEN  
Kenji INOUE  
Masako BANDO  
Kumie, Inc.

## **FICHE ARTISTIQUE**

Takumi  
Kayoko  
Tetsuya  
Yo-chan (l'archéologue)  
Hisao (le grand-père de Takumi)  
La mère de Takumi  
Le père de Takumi  
La mère de Kayoko  
Yo-chan (l'enfant)

Tohta KOMIZU  
Hako OSHIMA  
Tetsuya AKIKAWA  
Akaji MARO  
Taiga KOMIZU  
Kirin KIKI  
Norio NISHIKAWA  
Miyako YAMAGUCHI  
Sen-nosuke TANAKA

## **FESTIVALS**

Festival de Cannes, sélection officielle

## SYNOPSIS

Région d'Asuka, berceau du Japon. Les habitants y nourrissaient autrefois leur existence du simple passage du temps – aujourd'hui, les gens n'ont plus cette patience. A l'époque, ils pensaient que les trois montagnes environnantes, Unebi, Miminashi et Kagu, étaient habitées par les dieux. Un poète en avait fait une métaphore des troubles qui l'agitaient. Aujourd'hui, Takumi et Kayoko mènent leur existence en tentant de prolonger les espoirs et rêves inassouvis de leurs grands-parents. Ils portent en eux les récits et l'esprit des siècles passés.

## RESUME DU FILM

Naomi Kawase est d'abord et avant tout une documentariste de la nature. Elle la scrute avec patience pour en exhumer toute la beauté dans des plans époustouflants à même d'enflammer tous nos sens. Il n'y a que les sons bruts à pouvoir s'accorder avec elle. Tout prend alors une autre dimension: les durées, les espaces, les sons. Cependant, il ne faut pas se méprendre: si les paysages sont splendides, ils ne font pas carte postale car la nature est filmée par Kawase comme un véritable protagoniste, central même, de ses récits. Cette place centrale va jusqu'à être «personnifiée», dans *Hanezu*, par ces trois monts, Unebi, Miminashi et Kagu, qui dominent la vallée et dont la légende, qui ponctue poétiquement le film, raconte que deux d'entre eux se sont battus pour l'amour du troisième. Un triangle amoureux? Comme Tetsuya, Takumi et Kayoko? Mais lequel de ces deux triangles est-il donc la métaphore de l'autre?

Les deux histoires sont si intimement liées, à l'image de ces nuages noirs qui s'amoncellent soudain au-dessus des trois montagnes, dans un ciel auparavant limpide, juste au moment où Tetsuya annonce sa grossesse. On ne peut qu'admirer une mise en scène parfaitement maîtrisée qui permet, sans artifice aucun, de métamorphoser, en l'espace d'un instant, une atmosphère de quiétude apaisée en quelque chose d'oppressant, menaçant. Cette absence d'artifice signifie aussi une grande liberté dont jouit le spectateur pour vagabonder dans les images, d'observer les gestes, de flâner parmi les détails du décor, de se plonger dans cette nature magnifique et si présente.

*Hanezu* fut tourné dans la préfecture de Nara, non loin de Tokyo, où se trouvent les vestiges de la toute première capitale du Japon, Asuka, entre le 5<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> siècle. De façon emblématique, d'ailleurs, le film s'ouvre et se ferme avec la même image: le sommet d'un tapis roulant, transportant la terre excavée sur les lieux des fouilles où des archéologues recherchent des traces et des restes de cette ancienne capitale. Le lien entre les ancêtres et le présent est ici affirmé ouvertement. Mais Nara, c'est aussi la région natale de Naomi Kawase, là qu'ont été situés, et tournés, tous ses films.

En guise de conclusion, un carton dédie le film aux victimes du tremblement de terre, et du tsunami qui s'en est suivi au mois de mars 2011. Pour Kawase, la résilience du peuple japonais tient à sa philosophie vis-à-vis de la nature qui tient du respect et de la révérence. C'est cette révérence, qui exhale à chaque instant de *Hanezu*, qui rend ce film si précieux.

## BIOGRAPHIE DE LA REALISATRICE

Naomi Kawase est née à Nara. Diplômée de l'école de photographie d'Osaka (aujourd'hui Université des Arts Visuels d'Osaka) en 1989, elle commence à réaliser des films en 16mm et 8mm pendant ses études. Son travail attire rapidement l'attention à l'échelle nationale et internationale. En 1993, elle tourne EMBRACING, où elle porte à l'écran la recherche de son père, qui l'a abandonnée dans sa jeunesse. Au Festival International du Documentaire à Yamagata en 1995, elle remporte le prix d'Excellence de la section les Nouveaux Courants Asiatiques pour le portrait de sa grand-mère qui l'a élevée.

En 1997, Kawase obtient la Caméra d'Or pour son film SUZAKU et devient la plus jeune lauréate de l'histoire du Festival de Cannes. En 2000, elle remporte le prix FIPRESCI et CICAIE au Festival International du Film à Locarno pour son film HOTARU. Dès lors, le travail de Kawase attire l'attention des cercles des cinéastes.

Des rétrospectives de son travail sont organisées dans toute l'Europe. Son travail documentaire est également plébiscité, tels DANS LE SILENCE DU MONDE, une coproduction avec la chaîne Arte, et NAISSANCE ET MATERNITE, un documentaire sur son enfance, récompensé aux festivals internationaux de Locarno, Taïwan, Copenhague et Yamagata.

En 2007, Kawase remporte le Grand Prix du Festival de Cannes pour LA FORET MOGARI. Son dernier documentaire GENPIN a remporté le prix FIPRESCI au Festival International du Film de San Sebastian en 2010. En 2009, Kawase reçoit le Carrosse d'Or de la Quinzaine des Réalisateurs. En 2010, elle préside le premier Festival International du Film de Nara.

## Filmographie

*Hanezu* (Hanezu No Tsuki, 2011)  
*Genpin* (2010)  
*Nanayo* (Nanayomachi, 2008)  
*La Forêt Mogari* (Mogari No Mori, 2007)  
*Naissance et Maternité* (Tarachime, 2006)  
*Shara* (2003)  
*La danse des souvenirs* (Tsuoku No Dansu, 2003)  
*Dans le Silence du Monde* (Kya ka ra ba a, 2001)  
*Hotaru* (2000)  
*Manguekyo* (1999)  
*The Weald* (1997)  
*Suzaku* (Moe No Suzaku, 1997)  
*Katatumori* (1994)  
*Dans ses bras* (Ni Tsutsumarete, 1992)

## ENTRETIEN AVEC NAOMI KAWASE

### **La nature joue un rôle central dans vos films. Pouvez-vous nous en dire plus sur la relation que vous entretenez avec elle et les éléments naturels?**

Je vis avec l'idée que j'en fais moi-même partie intégrante. Aujourd'hui, bercés par l'illusion qu'ils peuvent tout faire, les hommes ont détruit la nature, ils ont échoué dans le projet de vivre avec elle. Je pense que la souffrance des gens dans les sociétés modernes est liée à notre incapacité à admettre que nous sommes un élément de la nature parmi d'autres. Dans mes films, on peut presque dire que l'homme joue des seconds rôles, je donne à la nature le rôle principal. Je cherche à réveiller chez les personnages ce sentiment de vénération et de crainte de la nature que les gens connaissaient dans le passé et qu'ils coexistent avec elle, dans le sens le plus pur. C'est quelque chose que je veux transmettre à mes enfants et que mes enfants transmettront à leur tour.

### **Quelles relations entretenez-vous avec la région de Nara?**

Nara est ma région de naissance, j'y habite encore aujourd'hui. C'est l'endroit où s'est construite la première capitale du Japon, c'est le cœur de la culture japonaise. Savoir que des manifestations et des festivals se perpétuent encore aujourd'hui sur place, plus de 1'000 ans après leurs débuts, me réjouit, je me nourris du sentiment que de belles choses soient pérennes. Je veux que les générations futures puissent hériter de cette culture et de ces traditions. Cependant, les choses changent sans cesse, et peuvent disparaître progressivement avec le temps. Transmettre aux prochaines générations les trésors passés, concrets ou spirituels, construire des liens, pas seulement au Japon, mais avec les héritages de l'humanité toute entière... je fais des films qui sont l'expression de ces désirs.

### **A propos du titre, *Hanezu*, quels sens revêtent ses significations multiples, et quel sens lui donner pour ce nouveau film?**

C'est un mot ancien, que ne connaissent pas les Japonais. En le réintégrant dans le présent, je voulais que qu'on le ressente dans toute sa signification. Personne n'a la mémoire du sol, on ne peut vraiment saisir les réalités qui nous précèdent, c'est pourquoi j'ai seulement cherché à écouter les voix du passé pour tisser l'histoire. Quel sens donner à la vie, si brève et si fugace – les mouvements cycliques de la lune, les sentiments, le temps qui passe? Je pense qu'il y a une vérité plus profonde dans les récits d'anonymes obstrués par les grands événements, et délaissés par le monde médiatique.

Dans les poèmes de Manyoshu, le plus ancien recueil de poésies existant au Japon, nos ancêtres, qui vivaient sans avion ni voiture, devaient attendre pour recevoir la visite de leurs proches et de ceux qu'ils aimaient. Et ils ont écrit ces sentiments confus et profonds dans leurs poèmes. Pour les dépeindre, ils les transposaient aux fleurs et aux fruits de chaque saison. A notre époque, il n'y a plus besoin d'attendre les saisons. Avec ce principe – «tout, tout de suite» – qu'ils pensent être la richesse de leur mode de vie, les gens semblent avoir aujourd'hui banni la simple idée d'attendre, ils font de l'activité le principe central de leur vie. Si quelqu'un ne répond pas à une question, on insiste pour le forcer à répondre. Dans tous les aspects du travail, on donne la primauté à la rapidité. Mais nos ancêtres, avec cette faculté à attendre, n'avaient-ils pas au bout du compte un meilleur sens des priorités que nous aujourd'hui? C'est dans cette perspective que j'ai mis en avant dans le film cette notion d'attente.

### **Au sujet du Manyoshu...**

C'est un recueil de poèmes qui été compilé entre la fin du 7<sup>e</sup> et la fin du 8<sup>e</sup> siècle. Il comporte 4'500 poèmes, écrits par des gens qui vivaient entre le nord-est du Japon et l'île de Jyushu, d'origines sociales diverses, depuis les empereurs jusqu'aux fermiers. La plupart des poèmes parlent d'amour entre hommes et femmes. A cette époque, les gens craignaient la nature et la vénérait, forts de la croyance que des dieux habitaient les montagnes et les cours d'eau. Les gens vivaient en accord avec la nature, elle a une forte présence dans les poèmes du Manyoshu. Littéralement, «Manyoshu» signifie «collection de 10'000 vies», mais

on pense que le titre a été choisi pour suggérer «10'000 époques» – une collection qui se transmettrait pour l'éternité.

**Vous êtes capable de faire naître des interprétations aussi naturelles que les environnements dans lequel vous filmez. Selon vous, quelle relation existe-t-il entre l'acteur et son environnement?**

Quand je fais un film à Nara, je le fais avec des acteurs qui vivent à Tokyo. Je les invite à venir à Nara un mois avant le début du tournage, et leur demande de devenir des autochtones, de manger la nourriture locale et de sympathiser avec les habitants. Je leur demande d'apprendre à vivre comme s'ils étaient nés à Nara, comme s'ils y avaient vécu toute leur vie. Au fur et à mesure que les acteurs commencent à s'intégrer à cet environnement, leurs expressions deviennent plus naturelles. Ils ne lisent plus le scénario, ne le retiennent plus et n'utilisent plus leur corps pour l'exprimer, ils réussissent au contraire à l'oublier le scénario et à l'intérioriser. Leur corps commence à se mouvoir naturellement. C'est l'environnement qui donne vie à l'acteur.

**Et les faites-vous beaucoup répéter?**

Nous ne faisons pas de répétition. Je préfère essayer de tourner en une seule prise. Les acteurs ont créé leur personnage dans cet environnement, je ne me vois donc pas leur dire, en tant que réalisatrice, de faire autre chose de leur personnage. Ce serait comme demander à quelqu'un de changer de vie. Je préfère avoir de longues discussions avec les acteurs dès le départ pour pouvoir établir une cohérence entre leur personnage et leur environnement.

## LA NATURE ET DES HOMMES

**Dans son style si personnel, flânant sans cesse entre documentaire et fiction, entre passé mythique, ou mythifié, et présent qui semble l'être tout autant, Naomi Kawase continue de célébrer la munificence de la nature avec sa caméra, y plaçant ses personnages pour qu'ils s'y immergent. Et parfois, ils s'y noient car la nature peut parfois, elle aussi, comme les hommes, être violente.**

Naomi Kawase est d'abord et avant tout une documentariste de la nature. Elle la scrute avec patience pour en exhumer toute la beauté dans des plans époustouflants qui sont capables d'exciter tous les sens, à laquelle seule la musique des sons bruts peut s'accorder. Le temps alors n'a plus la même importance, nous écoutons, nous regardons. Rien ne se passe? Au contraire! Mille choses apparaissent ou disparaissent, mille mouvements accrochent notre regard, les mélodies des branches, du vent, de l'eau, du sol, nous bercent et l'ensemble nous fascine, nous hypnotise.

C'est dans la préfecture de Nara, dans la région d'Asuka plus précisément, quelques dizaines de kilomètres au sud-est de Kyoto. C'est à Asuka qu'est né le Japon entre le 5<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> siècle, la période fut nommée «Asuka» car ce fut là, dans ce qui n'est aujourd'hui plus qu'un petit village, que l'empereur de l'époque introduisit les premiers codes, et les premières écritures. *Hanezu* (un mot ancien qui signifie une forme de rouge) débute avec le plan d'un tapis roulant déchirant un ciel d'un bleu immaculé. C'est l'endroit où des fouilles sont faites pour retrouver la capitale de l'époque. Puis, dans la pénombre du soir, ou de la nuit, apparaissent trois petites montagnes, plutôt des collines, les monts Unebi, Miminashi et Kagu. Ils furent autrefois habités par des dieux, dit-on. Deux d'entre eux étaient amoureux du troisième, ou est-ce le troisième qui était amoureux des deux autres? Toujours est-il que l'histoire se termina dans la violence. Ces montagnes sont toujours là aujourd'hui et les poèmes aussi, qui en font le récit, tirés des Manyoshu, un recueil de 4'500 poèmes datés du 7<sup>e</sup> jusqu'à la fin du 8<sup>e</sup> siècle.

### TEMPS ET NATURE

C'est dans ce décor que se déplacent les héros de l'histoire d'aujourd'hui, la nature est toujours bien présente, toujours aussi belle, ayant su traverser les siècles sans que les hommes aient pu la détruire. Une nature à la fois actrice et témoin, personnage et décor. Selon Naomi Kawase, la seule façon de pouvoir entrer en contact avec les ancêtres est de respirer, d'écouter, de voir la même nature dans laquelle ces derniers vivaient. Une image merveilleuse qui donne au rythme et aux pauses une toute autre dimension dans *Hanezu*. Tetsuya vit avec son mari Takumi, un publicitaire qui adore faire la cuisine et rêve d'ouvrir son restaurant. En fait, ils ne sont pas mariés car ils ont peur que le statut émousse leurs sentiments amoureux. Les vieux parents de Takumi lui reprochent ainsi de ne pas avoir d'enfants «qui lui permettraient de faire flotter des carpes dans le ciel». Tetsuya est teinturière, utilisant des recettes ancestrales et des herbes pour obtenir ses couleurs naturelles dont le «hanezu» justement. Elle a aussi un amant. Kayoko, un artiste sculpteur qui vit dans la même vallée et auquel elle rend visite quand Takumi doit se rendre à la ville pour son travail.

Voici l'intrigue, qui est mince, qui semblerait presque inutile au décor, tant les personnages – et les acteurs – se fondent dans la nature qui les entoure. Ils se parlent finalement peu, de manière laconique et sont d'ailleurs souvent seuls dans le cadre, au milieu d'une nature toujours grandiose, luxuriante, belle, mais envahissante. Ils donnent tous l'impression d'être heureux d'être là. On se laisserait presque gagner par une torpeur bienfaisante, à laisser vagabonder notre esprit et notre regard parmi les images. On est d'autant plus surpris par la première phrase, toujours aussi laconique, que lance Tetsuya à son mari: «je suis enceinte». Pas de réponse, ou si peu, car elle ne lui en laisse pas le temps. Elle lui annonce aussi qu'elle s'en va. D'une façon qui nous apparaît tout aussi froide. Deux petites phrases anodines et déjà l'ambiance paisible se craquèle, mais la nature, elle, reste impavide.

Quelques instants plus tard (ou est-ce quelques jours? La notion du temps est également noyée dans ce macrocosme), la voici chez son amant: «j'ai décidé d'avorter». Toujours le même ton, mais cette fois-ci l'effet sera dévastateur sur Kayoko. Le choc est tout aussi fort sur le spectateur. Le temps d'une phrase et les mêmes plans paisibles deviennent menaçants. La nature, la même, n'est plus l'amie, elle est dominatrice. Elle a traversé les âges, mais en enterrant les édifications des hommes. Le dernier plan, de nouveau le tapis roulant véhiculant des blocs de pierres et de terre, prend alors un sens diamétralement opposé au premier, tout en étant exactement le même. La maîtrise de la mise en scène de Naomi Kawase ne se conteste pas, elle le prouve par ce retournement sidérant. Et *Hanezu* mériterait déjà d'être vu rien que pour ce moment de grand cinéma.

Naomi Kawase continue de tourner ses films au format 16 mm, et elle tient elle-même la caméra. Ici, l'image a été ensuite transférée au format HD. Un choix esthétiquement grandiose, qui donne un grain extraordinaire à l'image, tout en conservant une souplesse d'utilisation par rapport au 35 mm. Comment ne pas être abasourdi par ce rayon de lumière capturé et retenu par une goutte de rosée déposée sur une fragile toile d'araignée. Cette toile brille d'autant plus que tout autour, c'est la pénombre d'un sous-bois. Ce plan illustre tout à fait le dispositif narratif et esthétique des films – je pense uniquement aux fictions, l'analyse qu'on pourrait faire des documentaires mériterait un autre développement – de la cinéaste japonaise: à la fois magnifiques et fragiles. Et certainement magnifiques parce que fragiles.

Fragiles d'abord parce que la réalisatrice laisse sa vie influencer son œuvre. Elle ne cache pas qu'il y a toujours une part de sa biographie qui transparaît à chaque fois. Elle est elle-même née à Nara, et c'est avant tout dans sa région natale qu'elle est revenue. Orpheline, élevée par sa grand-mère, et n'ayant jamais connu sa mère, on peut imaginer aussi quel symbole peut avoir pour elle le refus de Tetsuya d'avoir un enfant. Et d'exposer ainsi une part si intime d'elle-même. Fragile, encore, parce que la mort est toujours présente dans les films de Kawase et le danger existe que cette «invitée» ait un effet de repoussoir. Fragile, toujours, parce que la place importante accordée à la non fiction (qui, de notre point de vue, va au-delà des simples plans documentaires) par rapport au récit, et il s'agit surtout de plans méditatifs où le spectateur inattentif, ou pressé, peut se perdre. Fragile, enfin, par la grande liberté, justement, laissée au spectateur de vagabonder dans ses propres références par rapport à ces images contemplatives. Ce sont toutes ces vulnérabilités qui donnent encore plus de sens, et de magnificence, à la réussite du film.

*Hanezu*, en fait, traite de la vie, de son essence et de son sens. On ne peut s'empêcher alors de penser combien superfétatoires et lourds sont les effets spéciaux quand il ne s'agit que de bien observer et filmer la nature comme le fait Naomi Kawase. Cependant, cette réussite s'est construite sur un travail rigoureux, au niveau de la préparation – si les acteurs sont libres dans leurs mouvements au moment du tournage, il leur fut demandé de vivre sur place pendant tout le mois qui l'a précédé, pour s'imprégner de l'atmosphère un peu magique du lieu et se faire accepter des habitants. Et au bout du compte, rien n'est vraiment laissé au hasard, même si tout nous semble naturel et couler de source. On trouve la même précision minutieuse dans la construction et la mise en forme des cadres et des plans qui nous rappelle que Naomi Kawase fut d'abord photographe avant de venir au cinéma.

En guise de conclusion, un carton dédie le film aux victimes du tremblement de terre, et du tsunami qui s'en est suivi au mois de mars 2011. C'est en effet, une réflexion qui nous poursuit durant une bonne partie du film tant le contraste est grand entre cette nature que nous montre Kawase, qui semblerait immarcescible, et les images de destruction vues à la télévision, prises à quelques centaines de kilomètres de là. Pour Kawase, la résilience du peuple japonais tient à sa philosophie vis-à-vis de la nature qui tient du respect et de la révérence. C'est cette révérence, qui exhale à chaque instant de *Hanezu*, qui rend ce film si précieux.